

Le secret des hommes

Étudier les hommes et le masculin se heurte à une véritable difficulté méthodologique : comment étudier les dominants ? En ce qui concerne le genre, Nicole-Claude Mathieu (1985), Anne-Marie Devreux (1985) et Maurice Godelier (1988) ont souligné la difficulté d'analyser les dominants dans les rapports sociaux. La domination – et cela se vérifie pour de nombreux rapports de domination – est structurée par une opacité des pratiques sociales réelles des dominants. Parfois cette opacité constitue un véritable secret que partagent les dominants et qu'ils ne doivent pas révéler. Godelier montre ainsi que chez les Baruyas, rompre les secrets des hommes appris dans la maison des hommes (4) peut aboutir à la mort. Dans les pays industrialisés où la socialisation masculine est devenue moins rigide, la plupart des femmes, jeunes ou non, peuvent percevoir de nombreux signes de ce secret : le silence sur les pratiques entre hommes dans le sport, vestiaires et 3^e mi-temps compris, les changements de conversation entre hommes lorsque

survient une femme, les subterfuges pour ne pas aborder les relations extraconjugales... Individuellement et collectivement, les femmes sont très peu renseignées sur de nombreuses pratiques masculines, notamment sur ce que vivent les garçons dans leur socialisation à l'intérieur des groupes de pairs. Le sens de ce secret est rarement pensé.

En centrant une grande partie de mes études sur la socialisation masculine à la virilité, j'ai montré facilement dans mes travaux empiriques (2004, 2005a) comment les secrets des hommes sont liés à la domination masculine et plus particulièrement aux privilèges accordés aux hommes, aux dominants. Notamment le fait de bénéficier de ressources (salaires, capitaux, revenus...) supérieures à celle des femmes, de disposer de plus de temps libre non contrôlé par la conjointe (quel que soit le motif : accès aux réunions, aux colloques et séminaires, aux manifestations délocalisées, à une rencontre avec un client...) pendant qu'elle est encore souvent prioritairement (mais non plus exclusivement) recluse dans le travail domestique et l'éducation des enfants, et bien sûr le pouvoir intellectuel, politique, culturel ou social qui attire les femmes socialisées pour être protégées et entretenues. Étudier les effets de la mixité à l'école, et les problèmes qu'elle pose, demande donc de *situer* l'analyse, de contextualiser les transformations actuelles dans les rapports sociaux de sexe, à la lumière des savoirs sur les hommes et le masculin, surtout quand ceux-ci sont encore peu connus.

La construction du masculin

Mes travaux (1994, 2004, 2009a) montrent que le masculin est structuré autour d'un double paradigme naturaliste, d'un double socle, qu'il est essentiel de comprendre :

- la *pseudo*-nature supérieure des hommes, qui renvoie à la domination masculine, au sexisme et à des frontières rigides et infranchissables entre les sexes masculins et féminins. L'idée que les hommes sont supérieurs aux femmes, plus forts (donc ils peuvent légitimement utiliser la violence pour le prouver), plus intelligents, etc. La sociologie du genre et la sociologie féministe l'ont relativement bien décrit : comment, dans l'ensemble des espaces, les hommes disposent du pouvoir et souhaitent le garder, ce qui les amène à résister à l'égalité, afin de ne pas avoir à partager leurs privilèges (salaires, postes, prise en charge domestique...);

- le deuxième point, moins connu et moins abordé comme tel, concerne les rapports entre hommes. Les rapports de domination des hommes sur les femmes sont d'abord structurés dans des rapports de domination entre hommes, reposant sur l'hétérosexisme et l'homophobie.

La socialisation à la virilité, ses valeurs, ses codes, le sentiment de supériorité par rapport aux femmes sont d'abord enseignés dans les rapports entre pairs, entre hommes, dans une vision du monde hétérosexuée où la sexualité considérée comme « normale » et « naturelle » est limitée aux rapports sexuels entre hommes et femmes. Là l'homme, le vrai homme, est viril, c'est-à-dire actif, pénétrant et la femme passive. Dans cette optique hétéronormative, les autres sexualités (homosexualités, bisexualités, sexualités transsexuelles...) sont au mieux définies, voire admises, comme « différentes ». C'est dans cette problématique qu'avec Pascale Molinier, nous avons défini la virilité ainsi : « La virilité revêt un double sens : 1) les attributs sociaux associés aux hommes, et au masculin : la force, le courage, la capacité à se battre, le "droit" à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent pas être, virils : femmes, enfants... 2) la forme érectile et pénétrante de la sexualité masculine. La virilité, dans les deux acceptions du terme, est apprise et imposée aux garçons par le groupe des hommes au cours de leur socialisation pour qu'ils se distinguent hiérarchiquement des femmes. La virilité est l'expression collective et individualisée de la domination masculine. » (Molinier & Welzer-Lang, 2000)

En France, aujourd'hui ?

L'ensemble des entretiens biographiques menés par mon équipe lyonnaise (Welzer-Lang, Dutey & Dorais, 1994) avec des hommes, jeunes ou non, montre que, dans les pays développés, à quelques exceptions près, les garçons sont aussi éduqués dans une « maison-des-hommes » (que j'écris avec des tirets pour la distinguer de celle que décrit Godelier), à l'abri du regard des femmes. Les garçons sont socialisés dans le groupe de pairs et, lorsqu'on les écoute parler de la manière dont ils sont formés à la masculinité, on constate qu'ils soulignent la pénibilité, la douleur et les violences qui peuvent accompagner les apprentissages masculins. Apprendre à jouer au football ou au rugby, cela fait mal. Cela veut dire apprendre à recevoir des coups plein les jambes pour apprendre à dribbler, à guider le ballon correctement.

L'apprentissage de la masculinité et de la virilité se fait donc dans la douleur. Dans le plaisir aussi, parce que l'on s'amuse mais, à côté de ce plaisir, on retrouve une douleur prise à notre corps défendant.

Mais être un homme – dans la maison-des-hommes, on dit un « mec » – fait que l'on n'a pas le droit de se plaindre, parce que ce sont les filles (appelées « gonzesses ») qui pleurent et qu'un « mec » qui pleure va être pris pour une fille, une « gonzesse ». Le plus grave n'est pas d'être pris pour une « gonzesse », ou son équivalent symbolique qu'est l'homosexuel, mais bien d'être traité comme une « gonzesse », comme un « pédé », avec la part de violences qui en découle. Les garçons un peu efféminés, ceux qui vont être plus faibles, ceux qui ne voudront pas jouer le jeu de la concurrence virile, vont être déclassés. On va les violenter, on va abuser certains, mais surtout on va tenter de les exclure du groupe des hommes. N'est pas homme ou dominant qui veut chez les garçons. La virilité s'acquiert et se prouve sans cesse. Être homme, c'est par mimétisme ressembler aux grands hommes, ceux à la virilité conquérante : les cow-boys, les sportifs, les caïds, les guerriers..., ceux qui ont plus de pouvoirs que les autres grâce à leur virilité. Dans l'apprentissage des garçons entre eux, ceux qui ne veulent pas jouer le jeu de la virilité vont servir de boucs émissaires pour montrer aux garçons le prix qu'il en coûte de ne pas vouloir être viril comme les autres. Et, plusieurs années plus tard, les hommes concernés parlent de coups, de moqueries, d'attouchements sexuels réalisés par leurs collègues ou des hommes plus âgés. Dans la socialisation des garçons il y a ceux qui arrivent à montrer leur force, à être les premiers, à être les plus forts sans pleurer, et les autres, mais ceux-là ne doivent pas se plaindre non plus. Autrement dit, la violence que les garçons vont mettre en place contre les filles, et contre les femmes plus tard, est d'abord apprise dans les rapports entre hommes. Ce constat est important dans une perspective éducative et de prévention. Dans la maison-des-hommes, on apprend aux hommes qu'il faut être le premier, le plus performant, qu'il faut se battre pour être le meilleur. Tant que les rapports entre hommes seront concurrentiels, sur cette base virile, tant que les garçons n'auront pas le droit de dire qu'ils ont mal et subiront la violence des autres garçons, comment imaginer que les rapports soient réellement égalitaires dans l'ensemble des autres espaces ?

De plus, les garçons éduqués comme des « mecs » ne doivent pas parler d'eux. Ce sont les femmes qui

« jacassent », parlent « à tort et à travers ». Or l'éducation des hommes se fait en distinction de ce que sont supposées être les femmes. Alors de quoi parlent les garçons qui ne veulent pas passer pour des filles ? Ils parlent des filles et des exploits de virilité : football, voitures, machines, conquêtes... Les femmes apparaissent comme le moyen, pour les garçons, de parler d'eux, de leurs conquêtes imaginaires, de ce que l'on va pouvoir faire avec les filles, ou de ce que l'on fantasme de pouvoir faire avec les filles. Toutes ces occasions sont des moyens pour que les garçons parlent d'eux. Les femmes, et le discours sur le sexe (des femmes (5)), sont ainsi le média entre les hommes. Mais plus encore, comme le dit Bourdieu (1990), inscrites dans les joutes viriles que jouent les hommes (la *libido dominandi* (6)), les femmes sont les instruments de luttes symboliques entre hommes qui doivent sans cesse (se) prouver et comparer leur virilité.

Les rapports de genre traversent ainsi les hommes et le masculin à travers l'échelle de virilité. Ceci est rarement pris en compte dans les recherches. On nous présente souvent le groupe des hommes comme un groupe homogène d'hommes tous égaux, tous dominants, bref on essentialise et naturalise le genre par le sexe. Ce que montrent mes travaux, c'est que les rapports sociaux de sexe et de genre traversent aussi le groupe des hommes.

Dans la maison-des-hommes que je viens de décrire, dans ces joutes, luttes et guerres permanentes pour être le plus fort, le premier, le meilleur, celui qui a métaphoriquement le plus gros phallus..., les garçons alignent et comparent leur virilité en en déballant les signes, les symboles, les capitaux censés la représenter : argent (qui se montre dans les marques que l'on porte), motos, voitures, téléphones portables, ordinateur, capital esthétique des femmes que s'annexent les hommes, signes de pouvoir...

Que se passe-t-il quand des garçons sont socialisés en « mecs », poussés à trouver une estime de soi dans les symboles et les privilèges de virilité, et que ces mêmes symboles et privilèges leur sont refusés ? Quand ces garçons n'ont pas de travail gratifiant, pas de parcours d'excellence qui puisse les valoriser auprès des autres pairs ? Pas d'argent ? Lorsque leurs sœurs ou amies préfèrent sortir avec d'autres garçons ? Comment se prouver, et comment prouver aux autres, que l'on est et que l'on reste un homme, un « mec » ? Des entretiens avec ces garçons, de plus stigmatisés comme faisant partie de la caste des maghrébins, il ressort que pour certains d'entre eux (je ne veux surtout pas généraliser) la seule ressource disponible est la violence. Violence entre garçons, violences contre les filles et violence aussi contre soi dans des attitudes que l'on peut qualifier de suicidaires : voilà ce que j'ai qualifié de « crispation

viriliste » (Welzer-Lang, 2003). En fait, ce sont d'abord les rapports entre pauvreté sociale et virilité qui se sont transformés (Rauch, 2006 ; Dejours, 1998). Auparavant les luttes sociales collectives, le « métier » valorisé (même mal payé), le syndicalisme ou le militantisme révolutionnaire, voire le danger bravé au travail, permettaient d'exprimer et d'afficher sa virilité. Aujourd'hui ce n'est plus le cas pour de nombreux hommes. Et cela se manifeste, bien sûr, aussi à l'école et autour de l'école.

Les hommes, une catégorie à risque

Les hommes, nous dit Rondeau, sont souvent en situation de plus grande vulnérabilité. Et le rapport décrit un par un les secteurs de la santé où les hommes sont défavorisés : maladies de cœur, embonpoint, hypertension, taux de cholestérol élevé, tabagisme, diabète affectent davantage les hommes que les femmes et constituent autant de facteurs de risque de maladies cardiaques et d'accidents vasculaires et cérébraux. Malgré ces faits, les hommes conservent l'impression inverse. En fait, dit le rapport, trop souvent lorsque les hommes se décident à consulter, il est très tard et parfois même trop tard. Les hommes, les garçons ont une attitude curative face à la santé, alors que cette attitude est préventive chez les femmes (Dulac, 2001). Ils préfèrent rester stoïques face à la douleur physique ou mentale plutôt que d'exprimer des faiblesses. De même, comportements sexuels à risque, alcoolisme et toxicomanie, usage de stéroïdes pour athlètes et culturistes concernent beaucoup plus les hommes que les femmes... Et bien sûr les hommes, par leur style de vie, s'exposent davantage aux situations dangereuses. Ils meurent ainsi davantage d'accidents de la route car ils conduisent plus dangereusement, portent moins souvent la ceinture, etc. Dans les sports et loisirs, plus d'hommes se retrouvent avec des blessures et des accidents. Il en est de même pour les accidents du travail. Par ailleurs, de façon générale, les hommes se retrouvent plus souvent dans des situations de violence physique, comme agresseurs ou victimes d'autres hommes.

Du côté des jeunes hommes, le bilan de santé des garçons n'est pas non plus glorieux : « Le trouble de l'attention qui est fréquemment diagnostiqué chez les enfants d'âge scolaire touche de trois à sept fois plus de garçons que de filles. Le taux de consommation des stimulants du système nerveux central est plus élevé chez les garçons que chez les filles et il augmente avec l'âge scolaire alors que son usage risque de se prolonger dans la vie adulte. L'augmentation du suicide au Québec [et non les tentatives] est essentiellement due à l'augmentation du nombre de décès par suicide chez les hommes. [...] Le taux de suicide

chez les hommes au Québec est quatre fois plus élevé que celui des femmes. Les troubles mentaux sévères, de même que l'alcoolisme, la toxicomanie, sont fréquemment associés au suicide. » (Rondeau, 2004) Ajoutons d'ailleurs, suite aux travaux déjà signalés de Dorais (2001) et de Verdier et Firdion (2003), le suicide des garçons pour cause de réactions supposées ou attendues face à leur homosexualité. Et Rondeau relie directement le suicide des hommes aux personnalités obsessives et compulsives, narcissiques et antisociales avec « le mode de socialisation qui pousse les hommes vers la compétition, l'autosuffisance et l'isolement ». Quant à l'école, de manière spécifique, les responsables de ces études constatent que « la scolarisation au Québec se modifie à la défaveur des hommes ». Les « décrocheurs » scolaires sont en majorité des garçons. Nous savons en France que l'équilibre hommes/femmes, favorable aux filles de prime abord, s'inverse dès que l'on accède aux études supérieures. Mais cela n'élimine pas la question de l'abandon scolaire de certains, voire de certaines.

Les demandes d'aide

Certaines remarques mettent l'accent sur les difficultés d'adaptation que présentent certains jeunes garçons ou les personnels face aux garçons. Les garçons qui ont des problèmes à l'école ont souvent des attitudes agressives et violentes envers les autres garçons et les femmes. Ils veulent être dans le contrôle permanent de soi et des autres. Quitte à exprimer uniquement de la violence quand ils se sentent perdus. Ces garçons ont des difficultés à demander de l'aide (« les exigences de l'aide sont antinomiques à celles de la masculinité », dit Rondeau) dans des formes « correctes » ou ressenties comme telles par un personnel en général féminisé, qui a souvent tendance à qualifier d'agressive une demande maladroite formulée par un garçon ou un homme qui n'en a pas l'habitude. Ils tiennent souvent, trop souvent, à présenter une image d'indépendance et d'invulnérabilité. Le rapport le souligne, ces difficultés d'adaptation au nouveau « contrat de genre », à la nouvelle donne des rapports entre hommes et femmes que proposent nos sociétés actuelles sont le produit direct des constructions passées, et toujours actuelles pour certaines des masculinités. Bref, disent les auteurs du rapport, la socialisation des hommes selon le modèle traditionnel constitue une des causes du problème. On voit l'intérêt ici d'éviter un double réductionnisme de la pensée : celui qui voudrait empêcher les recherches sur les difficultés masculines,

sous prétexte de fondements idéologiques antiféministes et réactionnaires d'une telle pensée, ou celui qui nous ferait attribuer aux femmes la responsabilité de l'ensemble des maux masculins. Les apports de cette étude à la question de la mixité scolaire sont multiples. Les résistances masculines au changement ne sont pas que des effets idéologiques, des débats d'idées, mais s'inscrivent aussi dans les réalités somatiques des hommes et des garçons, dans les manières qu'ils ont de vivre et d'exprimer leurs malaises, de demander de l'aide et dans les formes de réponse qu'ils reçoivent des enseignants et des professionnels dont les corps professionnels se sont largement féminisés ces dernières décennies. En parler, énoncer ces réalités sociales peu mises en valeur, ne peut que contribuer à réduire les résistances masculines au changement.



Welzer-Lang Daniel (2010). La mixité non ségrégative confrontée aux constructions sociales du masculin.
In Duru-Bellat Marie et Marin Brigitte (dir). La mixité scolaire, une thématique (encore) d'actualité ?
Revue Française de Pédagogie, 171, 15-29.